Document généré le 24 avr. 2024 07:34

Jeu
Revue de théâtre

Le théâtre à l'école de la vie

Raymond Bertin

Numéro 30 (1), 1984

Jeunesse en jeu

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28437ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertin, R. (1984). Le théâtre à l'école de la vie. *Jeu*, (30), 93–105.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

le théâtre à l'école de la vie

« L'adolescence aussi est une saison malheureuse. Tu prends peut-être moins de coups que lorsque tu étais petit, parce que tu commences à te révolter. En échange, on te fait subir d'autres châtiments qui sont pires que les coups de bâton. Tu dois devenir ci, te disent-ils, tu dois devenir ça, même si toi tu n'as pas envie de devenir quoi que ce soit parce que tu as seulement envie de vivre, un point c'est tout. Et pour te faire devenir ci, pour te faire devenir ça, ils t'envoient à l'école où tu es vraiment malheureux. Parce qu'à l'école, on étudie et on tombe amoureux. »
Alecos Panagoulis, cité par Oriana Fallaci dans *Un homme.*

Délinquance. En bataille dans le fond d'une ruelle ou dans l'attente impatiente d'un Coke au comptoir d'un *fast-food,* l'adolescence revendique son territoire. Au comble de sa folie devant une machine à boules ou « évachée » sur un quai de métro, l'adolescence trouve une place, et la prend. Et aussi, partout, l'adolescence tombe

Une fois dans la ruelle du Théâtre de la Rue-L: « indissolublement lié au cheminement de ses membres, dans la vie ».

en amour avec l'amour, sans en laisser rien paraître...

L'adolescence est parfois aussi obéissance. Conformiste, elle se tient souvent entre l'école et la famille, comme si elle n'avait pas le choix. Elle rêve de mariage et se prépare allègrement au neuf à cinq du travail et de la consommation.

Je pose un regard sur la génération qui me suit: ceux et celles qui ont aujourd'hui quatorze, dix-sept ou dix-neuf ans ne me regardent pas; je ne fais pas partie de leur univers. Si j'insiste et que nos yeux se croisent, ils me donnent déjà un rôle de juge ou d'oppresseur, me placent d'emblée dans le camp des adultes. Si je leur parle, alors la glace peut se briser et la rencontre, avoir lieu. Mais fragile: j'aurai à faire mes preuves, à bien signifier « de quel bord » je suis. Pourtant, je me souviens du temps — qui n'est pas si loin — où mon père me disait: « Tu verras, à trente ans, ta révolte sera calmée. Tu auras le goût de la stabilité. » J'ai vingt-six ans; je suis un adulte, il le faut bien, mais un adulte qui ne se résigne pas, qui refuse encore d'accepter. Et j'aime les jeunes quand ils ont en eux la révolte et le besoin de ruer dans les brancards. Et j'attends d'un théâtre fait par des adolescents l'énergie, vitale, d'exprimer le non-dit, et un grand rire, franc et spontané, lancé à la face de la norme. C'est, du reste, ce que j'attends de tout théâtre: la passion de vivre.

une fenêtre s'est ouverte

Bien que son lieu de travail soit situé à Joliette, le Théâtre La Fenêtre Ouverte[1] aime se définir comme une troupe de la région Lanaudière; ses membres actuels proviennent en effet de huit villages différents, sur les douze que compte la région. Cette troupe entame sa cinquième année d'existence. Issue du milieu scolaire, plus précisément d'un cours d'expression dramatique donné par Louise Lavergne dans une école secondaire, La Fenêtre Ouverte a quitté les rangs de l'école après avoir produit deux spectacles. Depuis, elle s'est donné un statut et un fonctionnement autonome et s'est inscrite légalement comme compagnie, à but non lucratif, bien sûr... Sa double vocation artistique — création collective et théâtre pour enfants — sera brisée cette année par la création, en collaboration avec un auteur, d'un spectacle s'adressant aux adolescents. Un spectacle où, enfin, les filles et les gars de la troupe parleront d'eux, où ils s'exprimeront sur leurs vies et diront leurs préoccupations.

Prendre la parole directement et de façon personnelle, en tant que jeunes, est une démarche nouvelle pour La Fenêtre Ouverte. Trois ans plus tôt, à Montréal, Le Théâtre de la Rue-L avait suivi une démarche semblable. Du moins la pulsion de départ avait-elle été la même, car avant d'arriver à parler d'eux plus spécifiquement, les membres du groupe s'étaient d'abord adressés, eux aussi, aux enfants, le temps d'une production. Doit-on y voir une simple coïncidence ou considérer cette similitude des démarches comme la double manifestation d'une certaine conception du théâtre pour enfants?

Deux groupes, deux démarches de création, des conditions différentes. Mais le même dynamisme, la même forme d'organisation. Une seule parole, peut-être? Nous y reviendrons.

1. La Fenêtre Ouverte est composée de: Chantal Beaulieu, Nathalie Bourgeois, Françoise Deschênes, Pascale Desrochers, Ghislaine Ducharme, Guylaine Grenier et Bertrand Latour, comédien et comédiennes; Jean-Pierre Gagnon, Serge Lambert et Michel Locat, musiciens; Christian Cantin et Louise Lavergne, animateurs et metteurs en scène.

Sur la surprotection des parents: *C'est parce que j't'aime* du Théâtre La Fenêtre Ouverte.

du côté de la rue-l

Tout comme à La Fenêtre Ouverte, les membres de la Rue-L[2] ont entre quatorze et vingt ans. S'ils ont des conceptions différentes du théâtre, peut-être, à cause de leurs origines diverses, ils partagent le même amour pour lui: le goût d'en faire, de plus en plus et de mieux en mieux. D'y sacrifier tout leur temps libre, peut-être même quelques «chums», d'y investir jusqu'au plus intime de leur passion, quitte à y perdre, au détour, quelques points à leur bulletin de fin d'année scolaire.

Après s'être familiarisés, dans leur premier spectacle pour enfants, avec les différentes étapes du processus de la création théâtrale, les membres du Théâtre de la Rue-L ont pu réaliser leur désir initial, en créant *leur* show: *Une fois dans la ruelle.* Spectacle qui a été joué une trentaine de fois et qui les a menés de l'autre côté de l'Atlantique, en Belgique, où ils l'ont «enterré» au printemps dernier.

Le cheminement de la Rue-L en théâtre est indissolublement lié au cheminement de chacun de ses membres, dans la vie. Leur enjeu véritable est une entrée dans le monde social des adultes, qui offre si peu de voies d'accès aux jeunes. Ces adolescents qu'on désigne, en toute bonne conscience, comme «la société de demain». Mais ne les exclut-on pas ainsi, subtilement, de la vie d'aujourd'hui?

parler, pour être reconnus

«Par le biais du théâtre, on apprend tout ensemble. Tu es un gars de seize ans, et tu dois faire affaire avec des bonshommes, les responsables des salles, par exemple. Mais, à seize ans, tu ne raisonnes pas comme à vingt ou à trente ans; tu es plus émotif, plus impulsif. Tu te sens rien du tout face à cette société-là. Il faut que tu te

2. Le Théâtre de la Rue-L est composé de: Valérie Boucher, Ryoa Chung, Marie-Josée Forget, Sylvain Fortier, Josée Gravel, Pascale Kutowski, Isabelle Leblanc et Guy Montplaisir. Charles Normand est leur animateur.

fasses entendre, que tu te débrouilles pour être pris au sérieux. » C'est François qui parle. Ex-membre de la Rue-L, François possède, à lui seul, toute la vitalité de la jeunesse, liée à la réflexion intelligente de l'adulte de vingt ans qu'il est déjà. Il y a, en lui, la lucidité et la liberté insolente d'un éclat de rire inattendu, la sincérité d'un aveu d'impuissance devant une société en pleine autodestruction et, surtout, la détermination de continuer à prendre « de la place » malgré tout. Intarissable François. Le silence des filles, par contre, est éloquent. Mais si elles sont plus discrètes, ce n'est peut-être pas toujours par timidité. Le regard braqué au sol, si, émotivement, elles disent quelques mots qui portent toute la fragilité, mais la nécessité, du choix d'une existence différente, et si elles laissent parler *le* garçon de la troupe ou l'animateur, c'est sans doute un peu par héritage maternel, mais peut-être aussi à cause du confort d'être là en majorité...

À La Fenêtre Ouverte, même chose: les filles parlent peu. C'est l'animatrice, Louise Lavergne, qui me raconte l'histoire de la troupe. Chaque année, c'est elle qui remet en branle les activités, avec une majorité de nouveaux membres. Toujours plus de filles que de gars d'ailleurs car, comme à la Rue-L, on a de la difficulté à trouver des membres du sexe masculin. Cela les préoccupe beaucoup actuellement.

Louise m'a donc longuement parlé des origines de la troupe et des étapes de son évolution, de ses hauts et de ses bas, des difficultés de se faire reconnaître, du peu de collaboration que lui réserve le milieu scolaire de Joliette, de quelques projets avortés et des subventions refusées... Et j'ai senti qu'elle en avait gros sur le coeur... Aujourd'hui, la troupe a acquis une certaine crédibilité par la qualité de ses productions, par sa persévérance au travail et grâce à sa participation à des événements comme le 10e Festival québécois de théâtre pour enfants organisé par

Une fois dans la ruelle: arriver à ce que les adolescents parlent de leur vécu sur scène.

l'A.Q.J.T. Cela peut faciliter bien des choses, y compris dans la création. L'une des filles m'a fait remarquer que cette reconnaissance leur avait permis d'être plus audacieux dans le contenu de leur dernier spectacle et que ça allait se poursuivre dans ce sens.

1984: rupture
C'est en août dernier que j'ai rencontré les membres du Théâtre La Fenêtre Ouverte. Et j'ai compris, au fil de la conversation, que l'année 1984 allait marquer, pour eux, une étape importante. Leur prochaine création sera à la fois l'aboutissement d'une démarche et l'amorce d'une autre. Un dépliant présentant la troupe fait la description thématique des quatre productions pour enfants réalisées depuis 1980. Ainsi, *Tiens-toé ben* (1980) traite de « la publicité abusive des jouets auprès des enfants, et du sexisme qu'on y intègre »; *J'ai donc hâte d'être grand* (1981) parle de « l'autorité dans les relations parents-enfants »; *Ouvre tes fenêtres* (1982) est un spectacle sur « l'acceptation des autres et les jeux de pouvoir entre les parents et les enfants et entre les enfants eux-mêmes ». Enfin, *C'est parce que j't'aime* (1983) se veut « une réflexion sur les rapports de surprotection existant dans les relations parents-enfants ». Le cheminement est on ne peut plus cohérent. Un comédien de la troupe annonce: « Le prochain show va porter sur les adolescents entre eux. Il parlera de nos lieux: les « arcades », les discos, etc. Il n'y aura pas de parents, pas d'adultes. On pourra en parler, mais ils ne seront pas présents sur la scène. » La rupture est radicale.

parler aux enfants pour parler de soi?
Sans vouloir faire un procès d'intentions à la troupe de Lanaudière, je m'interroge. Qu'est-ce qui encourage un groupe d'adolescents désireux de s'exprimer sur une scène à choisir de le faire par le biais du théâtre pour enfants? Bien sûr, on peut créer et jouer pour les enfants par goût, par plaisir et par complicité avec le jeune public. Par intérêt pédagogique aussi. Mais, trop souvent, ce genre théâtral, jugé mineur, a servi de banc d'essai ou même d'école de formation à des créateurs qui, après coup, se sont consacrés à une autre forme de théâtre et à un autre public, considérés « plus propices » à leur véritable expression artistique. Le dernier spectacle de La Fenêtre Ouverte — le seul que j'aie vu — est le fruit d'une approche honnête et d'un souci indéniable de qualité. Cependant, je constate que la prise de parole, dans ce spectacle, n'a rien de spécifiquement adolescent. Les quinze-vingt ans n'ont-ils pas de message particulier à lancer à la génération qui les suit? Eux, sortis de l'enfance, mais n'ayant pourtant pas encore franchi de façon irréversible la frontière de l'âge adulte? Après quatre ans d'une pratique exceptionnelle, on n'en sait rien, et c'est dommage.

Quelles sont les raisons d'une telle retenue? Pourquoi ces jeunes se sont-ils tus? Qu'est-ce qui les y a poussés? Qui les a fait taire? Et au moment où l'on sent un tournant dans la volonté de dire du groupe, indépendamment du fait qu'il soit, chaque année, formé de nouveaux membres, à ce moment précis, se tairont-ils encore? Louise Lavergne et Christian Cantin, les deux adultes de La Fenêtre Ouverte, se sentent-ils impuissants à susciter la parole des adolescents, leur expression à l'état brut? Sont-ils prêts à en permettre l'émergence?

Je m'interroge sur le rôle des animateurs et des « personnes-ressources » dans tous les groupes de théâtre. Pourquoi sont-ils là? Ne sont-ils qu'un mal nécessaire? Leur

relation avec le groupe peut-elle être autre chose qu'un rapport de force? Eux-mêmes se définissent tantôt comme des guides ou des aides, tantôt comme des éducateurs et des « responsables ». Pour la plupart des parents, ils seront toujours les garants de la bonne morale, de l'ordre et de la discipline; ils sont l'autorité qui les remplace.

de l'autorité et de la passion

Tout cela n'est pas simple. Chacun des membres s'amène à la pratique du théâtre avec son ventre, son petit caractère et son inexpérience. À La Fenêtre Ouverte, Bertrand, le seul garçon, s'exclame, en regardant Louise et Christian: « Avec le temps, on a appris à se faire manger de la marde les uns les autres! » Voilà une phrase lancée spontanément, en boutade, mais qui en dit long sur l'inconscient d'une relation. En fait, pour en savoir plus long, il aurait fallu que je rencontre les membres du groupe sans les animateurs. Cela aurait sans doute été possible si je l'avais demandé, mais je n'en avais pas vu la nécessité. C'est dommage, parce que je sens qu'un mur de silence aurait dû être franchi, ou renversé.

Au Théâtre de la Rue-L, lorsque j'aborderai le sujet, c'est, bien sûr, François qui parlera... En présence de l'animateur, Charles Normand, après avoir hésité un peu, il dira: « Au début, on a voulu être les « chums » de Charles. Mais la relation est restée souvent assez froide. Des fois, on trouvait qu'il faisait un *trip* de metteur en scène et on critiquait ça. » Et Charles soulignera le caractère ambigu de sa position: guide, maître et ami. J'ai cru comprendre que sa première préoccupation était de donner à ces jeunes des outils leur rendant accessible le médium théâtral. C'est sans doute le plus noble des objectifs. Il avoue cependant faire appel à la discipline, au risque d'être traité, à l'occasion, de « tortionnaire »: « J'ai aussi mes *trips* à vivre, c'est évident, mais j'essaie de respecter leur évolution. De respecter, par exemple, une certaine instabilité des jeunes, instabilité qui leur est naturelle et qui est un élément essentiel à leur épanouissement. » Il se sent aussi responsable de leur inculquer la discipline qui leur sera si utile dans ce métier ou dans un autre, dans la vie tout simplement. Et je pense qu'il y a une bonne dose d'amour et de passion dans ces relations. Et la passion, si belle et si nécessaire soit-elle, n'est pas toujours facile à vivre...

la vie et la fantaisie: au-delà des peurs et des images

Au début de cette rencontre au Théâtre de la Rue-L, l'animateur est absent, et François, qui fut l'un des initiateurs de la troupe, relate les trois années intenses qu'ils ont vécues: « Le Théâtre de la Rue-L, ça a d'abord été une fantaisie. Ça a commencé dans un cours de français-théâtre, à l'école secondaire. Avec quelques « chums », on a eu l'idée de faire une pièce de théâtre, une création collective. Mais quand tu n'en as jamais fait, c'est dur... On voulait parler de notre vécu, comment nous, les jeunes, des fois, on n'est pas compris; puis des parents qui ne comprennent pas comment ils peuvent être chiants. On s'est réunis, quinze au départ, puis onze, et, enfin, neuf, pour écrire des flashes, des scènes, pour essayer d'improviser. Mais ça ne débloquait pas, parce qu'on n'avait pas de méthode de travail. » C'est à ce moment-là qu'ils ont rencontré Charles Normand, un gars qui avait fait pas mal de théâtre depuis ses études à l'Université Bishop's: travail au Festival de Lennoxville, six années passées au Théâtre-Soleil, animation théâtrale dans des écoles primaires

L'autorité parents-enfants remise en question: *J'ai donc hâte d'être grand* du Théâtre La Fenêtre Ouverte.

et au Service des loisirs de Verchères, puis encore d'autres ateliers. « Charles était intéressé à travailler avec des jeunes, dit François, surtout en théâtre. On a alors *reformé le groupe avec les amis les plus proches. On pourrait dire que le Théâtre de* la Rue-L a été fondé dans le salon de Charles . . . »

Que s'est-il passé exactement dans ce salon? On ne le saura sans doute jamais, mais pour ceux qui étaient là, ce souvenir semble inoubliable. Prise de contact avec les autres, premiers exercices physiques et vocaux: le théâtre commence au niveau du bas-ventre. François explique que deux filles ont abandonné à ce moment: « Je pense qu'elles ont eu peur de leur folie. » De quoi ont-elles vraiment eu peur? De quelle folie? Charles me dira plus tard: « À l'époque, si on avait su ce que nous faisions là, j'aurais pu avoir des problèmes avec les protecteurs de la morale. » Selon François, Charles faisait pourtant bien attention: « Il y a beaucoup d'animateurs de théâtre qui sont homosexuels et qui passent pour des entraîneurs de jeunes. Charles avait bien peur de cette image-là. » Toucher, exploration, folie, homosexualité, sexualité tout court, pourrait-on dire: à seize ans, je ne connaissais pas très bien la démarcation entre la vie et le jeu, entre mon sexe et ma folie. Sans doute les protégés de Charles apprenaient-ils davantage à vivre qu'à faire du théâtre. Avant de pouvoir faire du théâtre.

Ce travail dura d'octobre à la fin décembre 1980. Puis, les jeunes sentirent très fort le goût d'entrer en période de création. J'imagine une sensibilité exacerbée, des envies, des désirs, un goût de vivre à tout casser et le besoin de canaliser cette énergie, de se concentrer sur une activité très concrète et intense. Peut-être aussi la peur d'aller plus loin. Trop loin. Charles leur propose alors de commencer par une oeuvre écrite, une pièce pour enfants: *la Parade de l'escopette.* « Une pièce pas mal sexiste », dira François, fort de l'expérience des deux années suivantes. La pièce fut

Une fois dans la ruelle.

jouée quatre fois, dont une aux Retrouvailles d'Arlequin, un événement culturel annuel de la Ville de Montréal. C'était juste ce qu'il fallait pour donner au groupe la piqûre du théâtre.

«une fois dans la ruelle»
Le travail de déblayage pour la création collective démarre enfin au mois d'avril. On multiplie les rencontres, on intègre de nouvelles recrues: le groupe passe de huit à quinze personnes. On discute, on discute et on discute encore. Du simple goût de montrer une réalité naît un besoin d'analyse et d'approfondissement. Les idées de départ, des scènes très vraies de la vie quotidienne, manquaient peut-être d'intérêt. Montrer la vie telle qu'on la vit, c'est souvent trop banal. Il fallait donc choisir les éléments les plus significatifs, alimenter d'opinions et d'anecdotes la pensée sous-tendant la prise de parole et, enfin, préciser cette parole au maximum.

Après quelques semaines de bouillonnement, on s'arrête et on laisse tout ça mijoter pendant l'été. En septembre, surprise! Charles présente un canevas: le squelette de la pièce est trouvé. Malgré quelques réticences, la peur surtout que le point de vue des adolescents ne soit pas toujours mis de l'avant, devant l'ouverture et la bonne volonté de l'animateur, les gars et les filles finissent par accepter le projet, conscients que, de toute façon, ils gardent un droit de véto: ce show-là ne se fera pas sans eux...

Pendant quatre mois, on écrit, on observe, on rencontre des délinquants, on suit des ateliers de maquillage, on fabrique les décors, on touche à tout; mais, surtout, chaque comédien est chargé de composer son propre personnage, de rédiger ses propres textes. Chacun s'y applique, s'y implique: il faut composer avec ces personnages qui ne sont pas soi, mais si proches de soi. Puis on entre en répétition avec, en tête, la motivation de la première.

Comme pour toute production, cela ne va pas sans discussions, ni sans frictions, mais la motivation commune est assez forte pour que tout continue d'avancer d'un pas sûr. Le spectacle est un investissement total. C'est l'acte même de naître. Individuellement et socialement. François se rappelle: « Nous-autres, ostie, on a dit: « Les vieux, sacrament, ouvrez-vous les yeux tabarnaque! » » Et, ici, les sacres ont un sens, je le jure... « On mettait tout sur la scène: la sexualité — on avait une scène de nudité —, les « joints de pot », les jurons. On montrait exactement ce qu'on voulait montrer. Nos craintes aussi, parce qu'on en avait... On avait peur, entre autres, de se faire lancer des tomates. »

Et pourtant, non... À la première de *Une fois dans la ruelle,* autour du 15 janvier 1982, le show a été très bien reçu. Ce fut la surprise générale tant du côté de la « gang » que du public. Dans la salle, il y avait des jeunes, bien sûr, mais aussi des adultes, des parents en particulier. Une mère de famille a dit: « Des pièces comme ça, il devrait y en avoir plus, ça nous éduquerait. » Ce n'est pas étonnant. Que des adolescents, garçons et filles, s'emparent du théâtre pour dire tout haut ce qu'ils pensent, sentent et vivent, et les parents ont l'impression, aussitôt, de comprendre ce que leurs enfants essayaient de leur expliquer depuis toujours, sans qu'ils en aient jamais saisi l'essence, et l'urgence. Force du discours collectif? Un tel discours, articulé, clair et précis, s'oppose à l'expression souvent anarchique de l'individu qui se sent piégé et seul.

une parole de révolte, de désespoir

Je n'ai malheureusement pas vu le spectacle du Théâtre de la Rue-L. J'ai lu le texte et j'ai eu l'impression d'être mis en contact avec un univers qui ne m'est pas inconnu, mais que je sens très loin de moi; comme si je ne voulais pas le voir, voir qu'il se vit à côté de moi. Bref, je me suis senti concerné. Et j'ai compris qu'il était facile, puisque tout est en place pour cela dans notre fameux « système », si facile de tenir les jeunes pour une valeur négligeable: tant qu'on les appellera des « mineurs »... Ce qui apparaît clairement dans ce texte, c'est la recherche d'autonomie, en tout et partout, d'adolescents à qui on demande d'être « responsables » en les empêchant de l'être de mille et une manières. Ce n'est pas un hasard si toute l'action tourne autour de deux personnages délinquants. Claude, c'est le petit « bum » par excellence: *drop-out,* faiseur de mauvais coups, voleur, déplaisant même avec les « chums », macho évidemment. Betty est, disons, sa « blonde »: *drop-out* aussi, elle perd son temps, provoque les autres filles par sa vulgarité, son indifférence pour tout et un petit côté *tough* qui cache une grande insécurité.

Ces deux-là sont les déclencheurs de bien des questionnements, des « provocateurs de vie » dans l'univers fermé, mais combien grouillant, de la ruelle. Leur comportement amènera tout un débat sur la sexualité. Il faudrait citer en entier cette scène où deux couples d'adolescents font l'amour, en représentation parallèle: Claude et Betty pour le plaisir du sexe tout simplement, non sans dureté et sans brusquerie, et, à côté, Dominique et Geneviève, amoureux, plus près de leurs sentiments, sans être romantiques. Quelle franchise! L'impudeur ici n'a rien d'indécent, elle est une expression élémentaire de la nature humaine. Et quand le choeur des parents se met à dire ses préjugés sur ces « amourettes », fruits de l'inconscience, de l'éparpillement, de la perversion, de l'irresponsabilité des jeunes, en somme, on se demande franchement qui est irresponsable. Encore aujourd'hui, on s'oppose à l'enseignement, dans les écoles, d'une éducation sexuelle sans hypocrisie ou dissimulation. Quel tabou on maintient autour de la masturbation! Quel silence sur la contraception! Quant à l'homosexualité, elle est encore indéfendable: les gens de la Rue-L ne l'ont d'ailleurs pas abordée. Reflet d'une triste réalité. Les mentalités évoluent-elles? Nous vivons une époque de liberté sexuelle et de tolérance? Pour la majorité des adolescents (devrais-je dire de la population), c'est l'époque de la misère sexuelle et affective la plus criante.

La scène finale de *Une fois dans la ruelle* est un constat d'échec poignant. Une désillusion devant la vie: « Cette vie-là n'est pas faite pour nous », pourraient-ils dire. Claude est emprisonné après un vol, la « gang » est dispersée, la communication avec les parents est, pour ainsi dire, inexistante. Betty se retrouve seule, sans espoir: « J'sais pus quoi faire de ma peau. La vie a pus d'sens. » Le message est clair. La mode est au suicide chez les jeunes. Nous vivons actuellement la dernière tragédie moderne: le sacrifice de notre jeunesse, l'avortement de notre avenir. *No future.* Quelque part, une écrivaine québécoise rédige son journal intime: « Ceci, je tiens à l'écrire et à le réécrire: j'aime furieusement la vie. Et c'est pour cela que j'ai, si souvent, durant ces dernières années, pensé à mourir. Cet aspect positif du suicide n'est à peu près jamais retenu par les savantologues de la question. »[3] Et tous ces jeunes suicidés? Ils étaient, sans doute, tout simplement « tannés de mourir ».

3. Michèle Mailhot, inédit, extrait diffusé au réseau FM de Radio-Canada, le 25 juillet 1983.

C'est parce que j't'aime.

échange et choc culturel

En septembre 1982, le Théâtre de la Rue-L s'inscrit à un programme d'échange culturel avec la Belgique. Le projet est accepté, ils concentrent leurs efforts sur le financement de ce voyage: improvisation, souper bénéfice, lave-auto, vente de macarons, tous les moyens sont bons. Le spectacle est repris par la même occasion, présenté quelques fois au cours de l'automne et, dès février, on est prêts à partir... avec le spectacle. En Belgique, ils jouent quatre ou cinq fois, rencontrent des jeunes, des parents, des enseignants. Le show provoque des discussions controversées: on est surpris de voir la confrontation directe entre les parents et les enfants. S'ouvrir à la question sexuelle et contester l'autorité scolaire semblent tout aussi impensables dans la réalité belge. De ce voyage dans le vieux monde, et de la venue au Québec, par la suite, d'un groupe de là-bas — une classe de français enquêtant sur le théâtre québécois —, les membres de la Rue-L ont appris beaucoup. Mais ils ont été déçus de «la froidure», comme le souligne François, et de la mentalité *straight*, «straight comme une croix», de Belges au surmoi très fort. Le choc culturel... Pour Marie-Josée, c'est indéniable: «On est plus expressifs et chaleureux qu'eux-autres.»

Au retour de Belgique, au printemps dernier, l'épuisement physique et moral se fait sentir. Quelque chose commence à s'effriter. Charles, l'animateur, avait parlé à la troupe d'un projet qui lui tenait à coeur: mettre en scène un texte de Carlo Suares, *le Vrai Mystère de la passion de Judas*[4]. Une histoire d'il y a deux mille ans, ramenée à aujourd'hui. La source d'un grand mensonge de l'Histoire humaine. La fable veut démontrer que Judas ne fut pas le traître qu'on a voulu qu'il fût, tente la réunification du bien et du mal: «Jésus et Judas en une seule personne». Cette histoire à tendance ésotérique, un peu apocalyptique, semble en avoir enthousiasmé plusieurs. François en parle avec un pétillement dans les yeux. Il faut l'entendre conter

4. Paris, Éditions Buchet-Castel, coll. «Caractères», 1972.

la rencontre, à Paris, du vieil éditeur à barbe blanche, ami de plusieurs écrivains, qui leur procura enfin la version française du texte, dont Charles n'avait qu'un exemplaire en anglais. C'est clair, pour François et pour les filles, le projet était emballant. Les rôles distribués, les textes appris dans l'ensemble, le travail de répétition commença. On avait déjà quelques idées de scénographie. La sortie du show était prévue pour la fin du mois d'avril. Puis, tout s'arrêta net.

stop!

Je ne sais pas très bien ce qui s'est passé. En entrevue, François explique, sous l'oeil attentif de ses compagnes, que Charles, « un peu *straight* quand même », avait décidé de mettre un « X » sur la production, « à cause de quelques absences et des retards ». Puis il enchaîne pour dire que le projet suivant, un texte de Charles intitulé *le Zoo enchanté* devait être joué à l'été, mais qu'il a aussi été abandonné. Il y a de la fébrilité dans sa voix, comme une rancune, un regret ou une impuissance. À ce moment précis de l'entrevue, l'animateur fait son entrée... François baisse les yeux un moment, visiblement mal à l'aise. Puis il dit: « Ces choix-là, qui allaient contre des décisions prises plus tôt, sont un bon reflet de l'instabilité des jeunes. » Silence. Flottement émotif. Je me sens indiscret. Marie-Josée reprend alors sur un autre sujet, la suite de l'histoire, l'arrêt pendant l'été... Plus tard, j'inviterai Charles à me donner sa version des faits. Oui, il a pris des décisions unilatérales: « J'en avais assez d'avoir à faire le *boss*, de maintenir seul la discipline. Au début, j'y croyais comme tout le monde, mais à un moment donné dans le travail, on perd de vue l'objectif final et ça se relâche. Je n'avais ni le goût ni le temps de discuter à propos des retards ou des absences, par exemple. J'aurais voulu que ce soit davantage leur show. »

Avant l'été, il y a eu une assemblée générale au Théâtre de la Rue-L: presque tous ceux et celles de la première équipe ont alors démissionné. Je reviens donc, en septembre, en pleine période de réorganisation de la troupe, au moment où il paraît plus facile de faire le point sur les expériences passées que d'envisager l'avenir. François est venu à cette entrevue comme le porte-parole, plus ou moins officiel, des anciens. Les quatre filles présentes sont membres de la troupe depuis environ un an. Actuellement, les projets sont: un spectacle de filles pour le 8 mars, peut-être un one-woman-show pour la seule ancienne qui est restée, et le recrutement; trouver des gars surtout, c'est important pour l'équipe. Quant à Charles, il prévoit se dégager, se donner un rôle plus effacé. Faisant allusion à l'orientation qui se dessine, François ironise: « Peut-être que ça va devenir le Théâtre de la Rue-Elle... »

Sur le show des filles, difficile d'avoir des informations. Le texte sera écrit par trois ex-membres de la troupe. Ça parlera de la relation mère-fille, des rapports avec les gars, des femmes dans l'Histoire, mais il n'y a encore rien de très précis. Quoi qu'il en soit, l'avenir est bel et bien dans ces filles qui parlent moins maintenant, mais vous regardent avec l'air de dire: « Ce ne sera plus très long, vous ne perdez rien à attendre. » Vers la fin de la rencontre, elles s'interrogent sur la meilleure façon de trouver des nouveaux membres. Mettre des annonces à l'intention des jeunes? Afficher dans les écoles? C'est interdit, paraît-il. François se met à rire: « Vous êtes pas plus « underground » que ça? Posez-les vos affiches. Si quelqu'un vous écoeure, vous expliquerez que vous êtes une troupe de théâtre... ça se défend ça! » Et Marie-Josée de répondre, sarcastique mais calme: « T'es donc fin, toi, François. Nous autres, on n'est pas intelligentes, on n'y arriverait pas toutes seules... »

S'emparer du théâtre pour dire tout haut ses pensées secrètes: *Une fois dans la ruelle.*

la fenêtre s'était refermée sur la ruelle

Je termine ici sur le Théâtre de la Rue-L, pour constater que j'ai laissé en plan le Théâtre La Fenêtre Ouverte. Omission significative. Au dernier festival de théâtre pour enfants, j'avais été séduit par ce groupe, et aussi par son spectacle. Par la rigueur de ces amateurs, par leur discipline au travail et leur investissement dans le théâtre. *C'est parce que j't'aime* est une véritable explosion de fraîcheur: des couleurs, du mouvement, de la musique! C'est vivant, bien rythmé; mon attention a été soutenue du début à la fin. Le texte est imagé, fantaisiste, et on a accordé beaucoup de soin à la scénographie. Le jeu est étonnant: des filles et des gars qui bougent très bien, à l'aise sur la scène. Certains sont d'un naturel remarquable.

Ce que dit le spectacle ne m'a pourtant pas touché. Et je ne m'en suis pas fait l'aveu tout de suite. Ça m'était sympathique de voir des adolescents jouer des enfants victimes de la surprotection. Je voyais bien la complicité qui les liait à leurs personnages. Mais... Ce spectacle aurait pu être écrit par des adultes et cela m'inquiète. Je serai pourtant à l'affût du prochain show de La Fenêtre Ouverte, car il s'agit toujours d'un défi pour ces jeunes et pour les adultes qui travaillent avec eux. Sauront-ils dépasser les contraintes pour une authentique prise de parole, bouleversante, source de changement, spécifique et vivante aussi? Je le souhaite. À eux comme à nous. Nous avons bien besoin de ce théâtre.

raymond bertin